

CTION MAJOR BAC

16

D2 MON

279

Terminales
toutes
sections

Travail, échange, technique

thèmes et sujets

par Béatrice Decossas



Presses
Universitaires
de France



092591367

33

Travail, échange, technique thèmes et sujets

PAR

Béatrice Decossas

*Agrégée de philosophie
Professeur en classes terminales
au lycée Charles-Péguy à Paris*

Avant-propos

1 - La question du travail à la mesure de ton front - Thème

Sujets : Le travail en question

Sujet 1 : Toute action est-elle du travail ?

Sujet 2 : Le travail n'est-il pour l'homme qu'un moyen de
subsister à ses besoins ?

Sujet 3 : Le travail est-il le plus droit des chemins
et le plus sûr ?

Sujet 4 : La division du travail structure-t-elle les hommes ?

2 - La question des échanges. Distingue, d'abord - Thème

Sujets : Les échanges en question

Sujet 1 : Le motif d'échange n'est-il de nature
économique ?

Sujet 2 : En quel sens peut-on parler d'une civilisation
et d'un peu d'humanité ?

3 - La question de la technique. D'Hésiode à Protagoras - Thème

Sujets : La technique en question

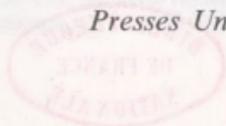
Sujet 1 : La technique est-elle un bien ou un mal ?

Sujet 2 : La technique est-elle le plus sûr des chemins
et le plus droit des chemins ?



Presses Universitaires de France

16
02 MON
279



MAJOR BAC
DIRIGÉE PAR PASCAL GAUCHON
CODIRIGÉE PAR FRÉDÉRIC LAUPIES



ISBN 2 13 048070 5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1997, avril

© Presses Universitaires de France, 1997

108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

Avant-propos	1
1 - La question du travail à la sueur de ton front - Thème ...	3
Sujets : Le travail en questions	7
Sujet 1 : <i>Toute action est-elle du travail ?</i>	7
Sujet 2 : <i>Le travail n'est-il pour l'homme qu'un moyen de subvenir à ses besoins ?</i>	17
Sujet 3 : <i>Le travail est-il le lien le plus étroit entre l'homme et la réalité ?</i>	27
Sujet 4 : <i>La division du travail sépare-t-elle les hommes ?</i>	36
2 - La question des échanges. Donnant donnant - Thème ...	47
Sujets : Les échanges en questions	51
Sujet 1 : <i>La notion d'échange n'a-t-elle de sens qu'économique ?</i>	51
Sujet 2 : <i>En quel sens peut-on parler d'une rémunération et d'un prix justes ou injustes ?</i>	60
3 - La question de la technique. D'Héphaïstos à Prométhée - Thème	71
Sujets : La technique en questions	75
Sujet 1 : <i>La technique n'est-elle qu'une application des connaissances scientifiques ?</i>	75
Sujet 2 : <i>Peut-on dire, en toute rigueur, qu'il existe une « culture technique » ?</i>	85

<i>Sujet 3 : Tout ce qui est possible techniquement est-il pour autant légitime ?</i>	94
<i>Sujet 4 : Le développement technique peut-il être un facteur d'esclavage ?</i>	104
Conclusion	115
Lexique	117



Avant-propos

« Entrez sans hésiter, ici aussi sont les dieux », dans la cuisine, au bureau, sur le chantier, dans le tiroir de la caissière. La philosophie ne mériterait pas, en effet, une heure de peine si elle était impuissante à prendre sur elle le poids de misère, de fatigue comme de joie de nos vies quotidiennes. « La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles », voilà ce que la philosophie veut rejoindre et pour ce faire interroger. Sont-ils d'abord si ennuyeux et si faciles, tous ces travaux ? Pourraient-ils l'être moins ? N'y a-t-il pas en eux de quoi soulever l'âme et la faire s'emporter du délire de l'amour ? **Que faire du travail**, quand le propos du philosophe est de « ne rien savoir d'autre que les choses de l'amour » ?

Mais pour rejoindre la condition du travailleur, pour comprendre à quoi elle tient comme à quoi elle vise, il lui faut descendre aux soucis domestiques, aux inquiétudes de fin de mois, aux revendications salariales comme à la fébrilité du spéculateur et aux sueurs froides de l'actionnaire. **Quelle est l'âme de la vie économique ?** A-t-elle d'abord une âme « qui s'attache à notre âme et la force d'aimer » ? Toutes nos transactions ne sont-elles que l'expression du culte rendu à Mammon ?

Et dans la descente aux abîmes de la trivialité, nous n'avons pas touché le fond : c'est la glaise et le cambouis, et

la fumée des usines qu'il nous faut regarder en face. Dans l'univers artificiel qui se dresse devant nous et qui mord toujours davantage sur la belle nature, dans la boîte à outils du mécanicien et la trousse du chirurgien, dans les grues et les satellites, y a-t-il quelque chose qui fasse signe vers l'homme? Comment user des techniques pour ne pas risquer de voir notre humanité usée par elles?

Si le philosophe n'est pas ce charlatan au bonnet constellé d'étoiles, si c'est aussi cet homme qui a froid et se chauffe auprès d'un four à pain, son orgueil, cependant, est de faire éclore dans la lumière de la pensée quelque chose de divin : la **vérité**, vérité du travail, vérité des échanges, vérité de la technique. Pour y parvenir, il lui faudra d'abord **recenser et articuler les questions** – comme les enjeux qu'elles posent – **relatives à chacun de ces thèmes**. Puis il aura à disserter, c'est-à-dire et afin de ne pas enfoncer de portes ouvertes, **repérer les apories, formuler les embarras** que chacune de ces principales interrogations enveloppe. Pour, enfin, par le « silencieux dialogue de l'âme avec elle-même » qui suit à la trace la nécessité du concept, **trancher** les divers **nœuds gordiens** que constituent une vie de labeur incompris, la poursuite irraisonnée d'intérêts économiques mal définis comme l'usage inconscient de machines et outils aveuglément vantés.

La question du travail à la sueur de ton front

THÈME

« Qu'est-ce donc que le travail? Quand personne ne me le demande je le sais, mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » Plagier saint Augustin et chercher à dégager, à toute force, un « **paradoxe du travail** » est bien artificiel. Le travail, en effet, ne présente aucune difficulté particulière, et il n'y a que le philosophe à vouloir obscurcir ce que chacun saisit avec évidence: travailler, c'est gagner sa vie! Tout commentaire là-dessus ne sert qu'à compliquer ce qui est simple.

Et pourtant, qu'entendre par « gagner sa vie »? Toute activité réussie ne se gagne-t-elle pas par un effort douloureux et pénible sur notre paresse native? N'est-ce, d'ailleurs, que notre paresse qui rend le travail odieux? Et puis, qu'entendre par « vie »? Sont-ce seulement le pain et le vin qu'il s'agit de « gagner »? Dans ce cas, le travail ne serait que la version tâtonnante, la traduction approximative de la dextérité instinctive avec laquelle l'animal assure sa subsistance. Nos outils de travail, les instruments de nos labeurs ne feraient que se substituer à nos organes déficients. Si, en revanche, la « vie » qu'il s'agit de « gagner » ne se borne pas au *panis*, mais s'étend aux *circenses*, alors travailler, c'est entreprendre de vivre en

homme et ce ne sont plus ses besoins vitaux mais ses désirs que l'homme comble en travaillant.

On voit donc que l'essence du travail n'a rien d'évident et que la première question qu'il convient de se poser porte sur sa **définition** : « **Toute action est-elle un travail ?** »

Parvenu laborieusement à celle-ci comme « application pénible de l'intelligence, de la volonté et du corps des hommes à la transformation solidaire de la nature – primitivement indisposée à les servir –, par l'intermédiaire d'outils, en vue de produire des œuvres utiles destinées à satisfaire des besoins humains c'est-à-dire sociaux et culturels », la réflexion rebondit. En effet, l'éclaircissement du type d'activité qu'est le travail ne suffit pas à en révéler le sens ou finalité. Travailler, c'est subvenir à des besoins humains. Soit. Mais « **le travail n'est-il pour l'homme que le moyen de subvenir à ses besoins ?** ». Telle est la seconde question qui s'impose et, avec elle, la nécessité de préciser ce que recouvre le mot « besoins ». En effet, comment comprendre que l'homme subordonne les trois quarts de son existence à la production de biens de consommation, consommation dont toute la raison est de détruire ce qui est produit ? Produire pour consommer, n'est-ce pas perdre sa vie à la gagner, s'aliéner en somme ? Le caractère cyclique et toujours recommencé de nos appétits suffit-il à rendre compte du besoin de travail plus pressant encore que celui de ne rien faire ? Car il est un fait indéniable, c'est que le dédoublement en temps de travail et temps de loisir est un mythe, dissout par la frénésie de travailler. La valeur du travail est peut-être rédemptrice ou policière ou libidinale. Ne serait-elle pas tout simplement humaine ? En dégageant à quelle exigence profonde le travail répond, on découvrira la **signification téléologique de celui-ci, son sens humain et moral** : parvenir à la connaissance d'un soi spirituel et libre par la contemplation de ses œuvres et la maîtrise de son agir.

Assurés du « sens du travail », nous ne sommes néanmoins pas au bout de nos peines. Cette nature, dont la

transformation et l'adaptation à nos besoins permettent de se découvrir, faut-il en avoir percé le mystère pour œuvrer efficacement? Une fois établi que la finalité du travail n'est pas tant de gagner sa vie que de manifester **par là** son humanité, naît aussitôt le **problème du rapport au réel que le travailleur entretient**. Parce que toute connaissance de soi se fait par le truchement de celle du monde extérieur et parce que le travail s'est révélé avoir une dimension psychologique et ontologique, se pose inéluctablement une troisième question: «**Le travail est-il le lien le plus étroit entre l'homme et la réalité?**» Dans la vaste sphère de l'être, où se situe le travailleur? Quelle position, quelle situation occupe-t-il dans son être-au-monde? Le contact charnel et mental que l'activité laborieuse permet d'avoir avec les choses n'est-il pas la quintessence de l'expérience? L'activité qui, de façon privilégiée, favorise la découverte de nos aptitudes n'est-elle pas ce en quoi se consomme l'union de l'esprit et de la matière, de la conscience et de la nature? L'ouverture au monde ne s'épuise-t-elle pas dans le travail où la résistance rencontrée est la seule garantie de l'objectivité de l'approche? Tout projet d'un «retour au réel» – bien loin des utopies tant éducatives que politiques –, ne trouverait-il pas à se réaliser dans la mise au travail, et exclusivement au travail, de tous et de chacun? Intellectuels et penseurs ne feraient-ils pas bien de mettre la main à la charrue avant d'oser proposer une vision du monde qui s'en veut, sinon le fidèle décalque, du moins la plausible interprétation? **Quel sens du réel apporte l'expérience du travail?** Le sujet est d'importance puisque, *primo*, l'acquisition de ce sens fait l'esprit vrai et lucide, qu'en sa conquête consiste la vérité; puisque, *secundo*, c'est à travailler que la quasi-totalité de nos vies se passe. L'analyse des rapports de la sensation et de la conceptualisation, du faire et du connaître, de la *poiesis* et de la *theoria*, celle du savoir et du savoir-faire permettra de découvrir la nature du lien comme l'intensité de la relation au réel que cultive le travailleur. Ainsi comprendrons-nous

le rôle et la fonction du travail dans l'économie de notre être-au-monde.

Reste une question fondamentale : celle de notre rapport aux autres.

Quelle est la fonction de **socialisation** du travail ? En effet, les besoins que le travail cherche à combler sont des besoins sociaux et culturels, non point naturels, sans quoi pas de nécessité à travailler. C'est donc solidairement – avons-nous vu – que la transformation laborieuse de la nature s'opère. **Le problème est alors de savoir si cette socialisation du travail est la consécration de la sociabilité humaine : « La division du travail sépare-t-elle les hommes ? »** En effet, la pluralité des besoins à satisfaire est telle qu'un seul homme n'y peut suffire. D'où la nécessaire division et subordination des tâches. Si chaque maison devait fabriquer elle-même son mobilier, celui-ci se réduirait à quelques planches plus ou moins bien assemblées. L'obtention d'un mieux-être exige la spécialisation des métiers. L'art du bois se perfectionne quand le menuisier est autre que l'ébéniste. Aussi, pour assurer parfaitement tous les besoins humains, faut-il que les uns cultivent et élèvent les bêtes quand d'autres fabriquent le pain, que certains tissent et coupent quand d'autres construisent et réparent, extraient, transportent et distribuent. Mais la **division du travail**, analytiquement contenue dans son concept, est-elle **facteur de socialisation** véritable ? N'est-elle pas plutôt un **agent de désintégration** ? En effet, qu'est-ce qui commande la division des tâches ? La productivité – et l'augmentation des gains et des profits qui l'accompagne – ou la volonté de mieux satisfaire nos besoins profonds ? A partir de quand le souci d'efficacité – inhérent à la division – et le partage des tâches qui la constitue transmutent-ils la complémentarité des savoir-faire en atomisation des gestes et des procédés productifs ? Au-delà d'un certain degré de spécialisation, la solidarité des métiers ne confine-t-elle pas à l'émiettement des fonctions ? Une fois émietté, le travail n'émiettera-t-il pas le travailleur ? Et son émiettement n'af-

fectera-t-il pas sa relation à ses compagnons de labeur, à autrui? Diviser c'est séparer, unir c'est rassembler. Toute union des hommes suppose **néanmoins** la séparation de ceux qui veulent s'unir et toute division des hommes présuppose leur rassemblement initial. La **dimension sociale du travail, ses requisits et conditions apparaîtront dans le traitement de ce paradoxe.**

«Qu'est-ce que travailler?», «Pourquoi travaillons-nous?», «Quelle position adoptons-nous face au réel quand nous travaillons?», enfin «Nous rapprochons-nous les uns des autres dans l'exercice de notre métier?», telles sont les principales questions, questions cardinales auxquelles l'étude conceptuelle du travail se ramène.

Sujets : Le travail en questions

Sujet 1

Toute action est-elle du travail?

Lorsqu'on songe au temps passé à travailler, lorsqu'on s'arrête quelques instants à méditer la place considérable que le travail occupe dans nos vies, lorsque enfin on répète inlassablement après Freud qu'«être normal c'est aimer et travailler» ou, plus trivialement, que «le travail c'est la santé», on comprend l'urgence toujours actuelle qu'il y a à réfléchir sur le sens du travail. Or, selon le conseil socratique, la question du sens ou de la finalité suppose réglée celle de la définition. Qu'est-ce que travailler?

La lecture rapide des trois pages du *Littré* en regard de ce mot offre des acceptions si diverses qu'on est en droit, comme pour «truc» et «machin», de juger ce vocable si

général qu'à force de tout dire il ne veut plus rien dire. Non seulement l'homme travaillerait, mais les animaux, les plantes et la matière inanimée. Les processus d'embryogenèse, de fermentation et d'érosion seraient des travaux. Foin de ces transpositions poétiques, dira-t-on, le travail est le propre de l'homme. Mais là encore, et à en croire le dictionnaire, toutes les entreprises de l'homme mériteraient d'être qualifiées de travail : ses soins et ses soucis, la peine qu'il prend à faire quelque chose, la manière même dont il le fait... Autant dire que vivre c'est travailler. Mais à supposer que vivre soit du travail, à supposer que ces deux verbes aient même référent, leur signification n'en reste pas moins différente. Peut-être est-ce le mal qu'on se donne à vivre qui fait de la vie un travail ? Cette restriction est toutefois bien mince, car tout ce qui est beau et grand est difficile. Conquête d'empires, performance sportive, sanctification seraient à ce titre des travaux.

Travailler, ce n'est pas vivre rappelle à bon droit le sens commun, c'est gagner sa vie. Mais alors, de deux choses l'une : ou bien gagner sa vie c'est **gagner son pain**, subvenir à ses besoins, et le travail n'est pas humain, il est le lot de tous les vivants différemment appareillés pour ce faire ; ou bien gagner sa vie, pour être proprement humain, c'est mériter de subsister, conquérir le droit de vivre, et tous ceux qui tiennent bien leur rôle – l'écolier tenu de rapporter de bons carnets, le novice tenu de progresser dans l'esprit de la règle – travaillent. **Travailler**, c'est alors remplir sa fonction, son devoir d'état, ne devoir qu'à soi et à sa peine ce que l'on est et ce que l'on a, **se rendre digne d'être heureux**. Et l'on retombe sur le travail comme vie.

On voit la difficulté : sous peine de priver le travail de toute dimension proprement humaine, on vient à en faire la modalité même de cette existence. Entre le trop peu et le trop, le travail reste en peine de trouver sa signification.

Le travail : droit ou contrainte ? Entre l'aliénation par le travail et l'exclusion par le chômage, peut-on penser un moyen terme ?

Produit du travail contre salaire, salaire contre produits du travail : la boucle des échanges semble se reformer sans cesse de façon absurde. Peut-on réduire la société à la circulation des biens ? L'homme va-t-il se sauver par la technique ?

Béatrice Decossas interroge ici ces réalités sociales avec simplicité et rigueur : l'élève de Terminale y trouvera, sous forme de dissertations traitées, de quoi stimuler sa réflexion.

42 FF

22412394/4/97



9 782130 480709

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03040597 2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

